

COMME IL M'AIME.

DEUXIÈME LETTRE.

Charlotte à Henriette.

CACOUNA, 20 juillet 1884.

J'ai reçu ta lettre, ma chère. Te voilà donc à la Malbaie. Ton voyage s'est passé sans encombre, tu n'as rencontré en chemin de fer aucun insolent et tu es débarquée saine et sauve à l'hôtel. Je ne t'ai pas écrit ces jours-ci parce que nous étions, maman et moi, dans toute la fièvre de l'installation. Aujourd'hui la fièvre est partie, notre linge est rangé dans nos armoires, nos robes sont pendues aux patères; enfin notre vie est réglée et nous commençons à nous faire au train-train régulier de l'existence balnéaire.

Le lendemain de mon arrivée, je me suis réveillée à six heures du matin. J'ai sauté à bas de mon lit et j'ai couru à la fenêtre. La mer! la mer!

Dieu! qu'elle est belle, cette nappe bleue, par un temps clair et calme, quand aucun souffle ne l'irise!

Je me suis habillée, j'ai dégusté mon chocolat au lait et j'ai été chercher maman pour sortir.

J'entre dans sa chambre... Personne. Je me dirige alors vers le salon... Au moment où je mets la main sur le bouton de la porte, j'entends comme un dialogue à voix basse... J'ouvre... J'entre... Maman cause avec un monsieur... Devine qui! L'étranger, parbleu! Je saisis ce lambeau de phrase: "Je ne dis pas, monsieur... Vous me tentez... Je réfléchirai... Evidemment ce serait une bonne chose de faite..." Puis la conversation change. M. N... vient à moi et me dit bonjour; car il s'appelle N... A son bonjour je réponds par un froid salut. J'ai l'air de lui faire comprendre qu'il vient un peu trop tôt pour nous rendre visite... et que la moindre convenance... mais ouatch! crois-tu que maman s'aperçoive de quelque chose? Elle est coiffée de son N... et elle ne veut pas s'en dessaisir.

—Vous allez à la promenade, cher monsieur?

—Oui, madame.

—Offrez-moi votre bras.

—Comment donc?

Et nous voilà tous trois longeant la rue.

C'est trop fort!

Il ne nous lâche pas de toute la matinée. Sur la terrasse, sur la pelouse, dans le jardin, partout avec nous. Je suis agacée. J'ai mal aux nerfs. Cette première promenade dont je me faisais une fête, la voilà gâtée! Le tête à tête avec la mer, le recueillement de la petite citadine devant le vaste horizon, l'émotion douce en face d'un spectacle aussi grandiose, la poésie de la nature... va te promener tout ça! L'homme aux belles dents est là qui me fixe avec ses yeux ronds, et je suis troublée, et je n'ose pas dire une parole.

Mais enfin pourquoi s'accroche-t-il à nous comme cela? Evidemment ce garçon-là est fou de moi. De quoi son amour est-il fait? Comment l'entend-il? Veut-il m'épouser?... Veut-il?... Que diable pourrait-il bien vouloir s'il ne veut pas m'épouser? Ma perspicacité s'y perd et la tienne aussi, sans doute.—Donc je lui plais.

Suis-je donc vraiment jolie, hein, qu'en dit-tu? J'ai bien l'air un peu garçon. "Mettons-lui des culottes," grommelait mon pauvre papa quand il me regardait sauter à la corde. Mes cheveux sont blonds et plantés au hasard comme un champ de navets. Mes sourcils et mes cils sont bruns, ce qui donne à croire que je me fais les yeux au crayon. Je te demande un peu! moi qui n'ai jamais appris à dessiner! Mon nez est droit; style grec ou romain, plutôt ogival. Ma taille est bien prise... par mon danseur quand nous valsons. Je

suis grande..., pas trop; grasse..., juste assez.

Enfin l'ensemble serait fort présentable sans ces malheureuses dents de devant, seurs ennemies dès leur naissance, qui se sont séparées pour dissension de famille sans doute et qui avancent chacune d'un côté sans paraître vouloir jamais se rejoindre ni fraterniser. Et il a remarqué ce défaut, malgré son admiration visible pour ma petite personne il ne peut s'empêcher de jeter un regard du côté de mes lèvres; et, bien que je ne tiens nullement à lui paraître belle, mon amour-propre féminin souffre. De dépit, je rougis un brin. En homme de tact, il devrait détourner la tête: pas du tout; il fixe mes genèves avec persistance et alors mon dépit augmente: de rouge que j'étais je deviens blanche..., plus blanche que ces maudites dents.

Après la promenade, nous sommes rentrées. Dans l'après-midi, sur la plage, nous avons rencontré M. N... et ainsi de suite les jours suivants. Hier, maman l'a prié de venir dîner chez nous... sans m'en demander la permission. Il a osé accepter. Il a eu assez bonne tenue. J'aurais donné deux sous pour qu'il mit ses coudes sur la table; mais il n'a pas voulu me donner cette satisfaction. Il est assez instruit, parle de toutes choses avec une certaine aisance, ne mange pas trop, mais montre trop ses dents. Décidément ce n'est pas une manie ni un tic; il le fait exprès..., pour m'humilier.

Au revoir, sœur de mon âme. C'est tout ce que j'ai à te raconter pour aujourd'hui. Ah! si! J'ai reçu une lettre de Jacques. Je lui ai répondu. Mais je ne lui ai pas parlé de notre nouvelle connaissance. Il aurait été capable de se monter la tête, de sauter par dessus les murs et de chercher un tas de mauvaises raisons... à l'ami de maman.

Il m'aime tant, ce grand fou!... et je le lui rends bien d'ailleurs.

CHARLOTTE.

TROISIÈME LETTRE.

CACOUNA, 30 juillet 1884.

J'étais venue ici pour me reposer le corps et l'esprit, ma toute belle. Je voulais prendre mes vacances, m'exempter de tout labeur physique et moral. Hélas! la jeune fille propose et l'homme dispose. Ma pauvre tête travaille, travaille... et je sens mon cœur qui remue lentement et délicieusement en moi. Est-ce la crainte? Est-ce l'amour? L'amour, qu'est-ce que c'est au juste? Le sentiment que j'éprouvais pour Jacques, je croyais que c'en était. Je me trompais, paraît-il. Ce n'était que de la bonne amitié... et voilà tout. Une sensation inexplicable, un frisson rapide et léger, un aimant qui vous attire, une peur qui vous envahit, une pâleur et une rougeur alternatives, une main que l'on tend malgré soi et qui tremble dans celle qui la serre: si ce sont là les symptômes de l'amour, je suis amoureuse, ma bonne Henriette.

Il fallait que cela vint, vois-tu. L'antipathie que j'avais pour cet homme n'était pas naturelle. Les extrêmes se touchent. Je le haïssais sans raison et je l'aime aujourd'hui sans avoir plus de raisons pour l'aimer que je n'en avais pour le haïr.

Depuis huit jours, nous vivions côte à côte, tout à fait, du matin au soir. Ensemble dans nos promenades, ensemble aux bals, ensemble aux concerts.

Avant-hier, dans la journée, maman a rencontré une dame qu'elle connaissait. Elles ont pris des chaises sur la terrasse et se sont mises à causer de ces riens insignifiants qui constituent la conversation des femmes du monde. Je m'ennuyais. Elle s'en aperçut.

—Si tu veux aller faire un tour avec M. N..., tu le peux, tu sais.

Il s'empressa de profiter de l'occasion et m'offrit

son bras. Nous partîmes. Et il le serrait doucement, ce bras; nous marchions ainsi sans que j'eusse le courage de dire un mot, sans qu'il pût trouver une phrase.

A la fin, tout au bout de la terrasse, tout au bout, quand nous fûmes presque seuls il se tourna vers moi.

—J'ai été bien audacieux, l'autre soir, en chemin de fer, mademoiselle. Je vous ai dit des choses que j'aurais certes dû garder pour moi jusqu'à ce que vous m'eussiez mieux connu. Mais que voulez-vous? je n'ai pas eu le courage de me taire. J'étais un étranger pour vous; mais aujourd'hui... vous savez qui je suis... Vous êtes bien certaine de la considération, des sentiments désintéressés...

—Monsieur...

—Vous savez que je suis profondément incapable de vous proposer quoi que ce soit de désagréable...

—Monsieur...

—Je ne veux à aucun prix qu'une pression impertinente vienne peser sur vos intentions... Je veux vous laisser libre... jusqu'au dernier moment...

—De grâce...

—Non; laissez-moi continuer; il faut que je vous dise tout. Depuis plusieurs années, je souffre, je travaille. Sans fortune au commencement, grâce à des efforts sans cesse renouvelés, une patience sans borne, j'ai acquis une réputation et une nombreuse clientèle. Je vous ai aperçue en wagon, mademoiselle, et, dès l'instant où je vous ai vue, l'ambition m'est venue, ambition noble, haute, et pourtant réalisable. Grâce à vous, si vous y consentez, je puis couronner ma carrière et devenir le plus heureux des hommes.

—Je vous en prie, monsieur...

—Ce que j'implore de vous, est-ce une si grosse affaire? Depuis l'âge de seize ans au moins, vous avez déjà dû recevoir une foule de propositions. Vous déplorais-je particulièrement? Non, n'est-ce pas? Vous céderez fatalement à l'un ou à l'autre. Ecoutez ma prière. Ce que je vous dis là... le désir qui me hante... mon bonheur... mes aspirations... ma volonté formelle de vous rendre heureuse... sans vous faire souffrir... je n'en ai jamais parlé à personne;... à peine en ai-je touché quelques mots à Mme votre mère. Je veux votre consentement... d'abord... avant tout. Dites oui, et je vais immédiatement lui faire ma demande...

Il avait des larmes dans les yeux, Henriette. Si j'avais dit non, je l'aurais désespéré pour toujours, et j'aurais bien souffert moi-même. J'ai dit oui... Dans un élan de reconnaissance il m'a pris les deux mains et me les a embrassées follement.

Comme il m'aime!

Il doit avoir aujourd'hui une entrevue avec maman. Elle donnera son autorisation, j'en suis sûre, car elle le trouve charmant, et demain... oh! demain!

Pauvre Jacques! Je l'aime bien aussi. C'est toi qui lui annonceras la nouvelle... avec ménagement... en plusieurs fois... Tu lui affirmeras que j'ai bien pensé à lui... tu lui recommanderas d'être calme... d'examiner la chose... sans emportement. Qu'il ne fasse pas de folie... qu'il demeure mon ami... qu'il ait toujours la même affection pour moi... autrement, voilà tout.

Au revoir, chérie, au revoir. Je te le présenterai à mon retour. Tu verras comme il est bien... Des yeux... une barbe... et des dents... Oh! des dents... des perles!

CHARLOTTE.

On demandait à une femme timide si elle se souvenait de son premier amour.

—Non, répondit-elle en baissant les yeux, j'ai eu, à l'âge de dix ans, une fièvre typhoïde qui m'a fait tout oublier.